



INSTITUTIONEN FÖR SPRÅK OCH LITTERATURER

# « ILS AVANÇAIENT LES GENS VERS LES LUMIÈRES... »

La dislocation à droite dans un chapitre de *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline et dans ses deux traductions suédoises

**Eric Margér**

---

Kandidatuppsats:	15 hp
Kurs:	FR1302
Nivå:	Grundnivå
Termin/år:	HT 2018
Handledare:	Mårten Ramnäs
Examinator:	Andreas Romeborn

## Abstract

Kandidatuppsats:	15 hp
Kurs:	FR 1302
Nivå:	Grundnivå
Termin/år:	HT 2018
Handledare:	Mårten Ramnäs
Examinator:	Andreas Romeborn
Nyckelord:	Traductologie, oralité, dislocation à droite, français, suédois, Céline

---

L'écrivain Louis-Ferdinand Céline introduisit un style novateur dans la littérature française ; entre autres choses, il se servait beaucoup de différents éléments oraux. La dislocation à droite est un de ces éléments, courante dans la langue parlée, mais rare dans la langue écrite avant Céline. Cette étude observe la manière dont les dislocations à droite du texte original – un chapitre de *Voyage au bout de la nuit*, le premier roman de Céline – ont été traitées dans ses deux traductions suédoises ; si elles ont été rendues par des dislocations à droite ou non. Le résultat montre que le nombre de dislocations à droite de l'original est bien supérieur à ceux des traductions. Certaines des suppressions peuvent s'expliquer par des différences syntaxiques entre les langues, mais pas toutes ; nous avançons que les dislocations auraient bien pu être plus fréquentes dans les traductions qu'elles ne le sont. Les traducteurs ont essayé de garder la tonalité orale par d'autres éléments introduits dans le texte, et notre analyse a montré que la première traduction est plus réussie à cet égard. Cependant, les deux traducteurs ont nivelé le texte, selon l'idée de Wuilmart, en supprimant la grande majorité des dislocations à droite de l'original.

Författaren Louis-Ferdinand Céline förnyade med sin säregna stil den franska litteraturen; bland annat använde han sig av många talspråkliga element. Ett av dessa är final dislokation, som är vanlig i talad franska, men sällsynt i skriftspråk före Céline. Denna studie observerar hur de finala dislokationerna i originaltexten – ett kapitel ur *Voyage au bout de la nuit*, Célines första roman – har behandlats i de två svenska översättningarna; om de har översatts med finala dislokationer eller ej. Resultatet visar att antalet finala dislokationer är avsevärt högre i originalet än i översättningarna. Att dislokationer fallit bort kan förklaras av syntaktiska skillnader mellan språken, men detta gäller bara för vissa fall; vi hävdar att dislokationer skulle kunna förekomma mer i översättningarna än vad de gör. Översättarna har försökt behålla den talspråkliga tonen genom att införa andra sådana element i texten, och analysen visar att den första översättningen är mer lyckad i detta avseende. De två översättarna har dock, enligt Wuilmarts uppfattning, utjämnat texten genom att ta bort majoriteten av originalets finala dislokationer.

# Table des matières

<b>1. Introduction</b>	<b>2</b>
<b>2. But de l'étude et textes étudiés</b>	<b>3</b>
<b>3. Cadre théorique et méthodologique</b>	<b>4</b>
<b>4. La dislocation à droite dans <i>Voyage au bout de la nuit</i></b>	<b>4</b>
<b>5. La dislocation à droite dans <i>Resa till nattens ände</i></b>	
5.1. La traduction de Bjurström	7
5.2. La traduction de Leandoer	9
<b>6. Les dislocations à droite supprimées dans les traductions suédoises</b>	<b>10</b>
<b>7. La compensation</b>	
7.1. La traduction de Bjurström	15
7.2. La traduction de Leandoer	17
<b>8. Le « nivellement »</b>	<b>19</b>
<b>9. Conclusion</b>	<b>22</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>23</b>

## 1. Introduction

Par son premier roman *Voyage au bout de la nuit*, paru en 1932, Louis-Ferdinand Céline introduisit dans la littérature française une langue romanesque complètement neuve. Prat et Aviérinos (1997, p. 344) la décrivent comme une langue qui « mêle sur un rythme haletant épopée burlesque et fantaisie verbale, argot et poésie ». Il est vrai que le style de Céline est complexe, et que sa langue n'est point, comme on le croit peut-être à première vue, qu'une langue familière ou « parlée ». Cependant, elle contient beaucoup d'éléments oraux qui jusque-là avaient été rares dans la littérature française. Dans sa thèse *La langue sauvage de Louis-Ferdinand Céline*, Albert Chesneau décrit l'œuvre entière de Céline comme un « monologue de trente ans » (1972, p. 35). Dès le début de *Voyage au bout de la nuit*, on entre, selon Chesneau, dans « l'univers du discours » (*ibid*, p. 36).

En Suède, ce premier roman de Céline ne fut introduit au public qu'en 1971, par une traduction de C.G. Bjurström. Ce « retard » est remarquable, vu l'énorme succès que le roman connut en France, mais peut s'expliquer, selon l'éditeur suédois Håkan Bravinger, par l'antisémitisme de Céline et aussi par le fait que le roman fut considéré comme intraduisible (Tegelberg, 2017). En 2013, une nouvelle traduction suédoise, de Kristoffer Leandoer, fut publiée.

Cette étude se concentrera sur un phénomène syntaxique très fréquent dans *Voyage au bout de la nuit*, ainsi que dans toutes les œuvres de Céline, à savoir la *dislocation à droite*. Dans son ouvrage *L'interface prosodie/syntaxe en français*, Mathieu Avanzi définit les dislocations à droite comme des « configurations dans lesquelles un élément régi par le verbe est annoncé d'abord par un pronom [...], puis repris dans un syntagme lexical rejeté après la construction verbale » (2012, p. 181). Voici des exemples (avec le pronom et le syntagme ajouté en gras) :

**Elle** est belle, **cette chanson**.

Je **le** connais, **l'auteur**.

La dislocation à droite s'oppose à la dislocation à gauche, où un syntagme « apparaît à la limite gauche de la phrase, tout en étant [...] repris par le pronom [...] qui coréfère avec ce syntagme antérieurement produit » (Horlacher, 2015, p. 10) :

**Cette chanson**, **elle** est belle.

**L'auteur**, je **le** connais.

Ce mémoire portera uniquement sur la dislocation à droite.

Anne-Sylvie Horlacher décrit, dans son œuvre *La dislocation à droite revisitée*, cette configuration comme un phénomène « très fréquent en français parlé » (2015, p. 11). Elle dit aussi que, utilisée à l'écrit, « cette structure sert à donner un effet d'oralité » (*ibid*, p. 13), prenant comme exemple justement *Voyage au bout de la nuit* de Céline.

Elle n'est pas la seule à faire cette remarque ; beaucoup de linguistes se sont intéressés à ce phénomène si cher à Céline, voyant en lui un des éléments « oraux » de son style. Outre Horlacher, on peut nommer Françoise et Daniel Luzzati qui constatent dans leur article « Oral et familier : Le style oralisé » que les dislocations à droite (nommées par eux – faussement – constructions clivées) « sont constamment utilisées à l'oral et presque totalement bannies à l'écrit » (1987, p. 15).

Quant à la terminologie, nous voudrions relever ici que la structure nommée dans cette étude *dislocation à droite* connaît aussi d'autres noms, tels que *fragmentation* ou *détachement*. Au nom de la cohérence, nous utiliserons uniquement le terme *dislocation à droite*.

En suédois, ce phénomène est connu sous le nom de *final dislokation*. À l'instar du français, elle est utilisée principalement en langue parlée (Teleman, Hellberg et Andersson, 1999b, p. 440).

## **2. But de l'étude et textes étudiés**

Comme la dislocation à droite existe dans les deux langues, et qu'elle présente une tonalité orale en français aussi bien qu'en suédois, il nous semble intéressant d'observer ce phénomène d'un point de vue traductologique.

Le but de ce mémoire est donc d'étudier comment les dislocations à droite dans *Voyage au bout de la nuit* sont traitées dans les deux traductions suédoises, qui ont toutes les deux pour titre *Resa till nattens ände*, et qui ont paru en 1971 (celle de Bjurström) et en 2013 (celle de Leandroer) respectivement.

Comme le roman comporte plus de 500 pages, il nous semble un trop grand travail pour un mémoire d'étudier la dislocation à droite dans l'œuvre entière. Nous en avons donc choisi un chapitre d'environ dix pages comme corpus.

Dans ce chapitre (pp. 192-202 dans le texte original, pp. 173-182 dans la traduction de Bjurström, pp. 212-222 dans celle de Leandroer), nous retrouvons Ferdinand Bardamu, le héros du roman, à New York, où il s'est rendu en bateau après un séjour en Afrique de l'Ouest. Sans travail et manquant d'argent, Bardamu observe les Américains dans la rue, dans une banque et dans les toilettes publiques. Il finit par descendre dans un hôtel. Le soir venu, il sort dans la rue où il trouve un cinéma ; il y entre pour retrouver de l'entrain et pour pouvoir s'endormir. L'action du chapitre

est toujours accompagnée par les réflexions de Bardamu, créant ainsi le « monologue » dont parle Chesneau.

### 3. Cadre théorique et méthodologique

Nous avons d'abord relevé tous les exemples de dislocation à droite du corpus. Ensuite, nous avons cherché les passages équivalents des deux traductions suédoises. Ceci fait, nous avons pu étudier les similarités et les différences, non seulement entre le texte original et ses traductions, mais aussi entre les deux traductions. Comment les traducteurs ont-ils donc traité ce phénomène ? L'ont-ils effectivement traduit par une dislocation à droite ? L'ont-ils négligé ? Ou l'ont-ils traduit différemment ?

Nous nous sommes inspiré, pour l'analyse du résultat obtenu par cette comparaison, par les idées de Vinay et Darbelnet sur l'élaboration. Ils définissent ce terme de la façon suivante : « Il y a dans chaque langue des façons diverses d'élaborer les éléments essentiels d'un énoncé. Le traducteur doit reconnaître les élaborations de LD<sup>1</sup> et ne pas se croire obligé de les rendre mot pour mot. » (1958, p. 193.) Ils présentent ensuite trois manières de transposer l'élaboration ; ou bien la rendre telle quelle en la LA<sup>2</sup>, ou bien en trouver une forme équivalente, ou bien recourir à une compensation, c'est-à-dire essayer de garder la tonalité de l'énoncé en introduisant dans un autre endroit que dans l'original cette « note » spécifique que donne l'élaboration.

Nous avons également analysé le résultat à l'aide d'un article de la traductrice Françoise Wuilmart, intitulé « Le péché de "nivellement" dans la traduction littéraire » (2007). Dans cet article, Wuilmart rejette toute tentative de « normaliser » un texte ; « y supprimer toutes les sortes de reliefs [...], y aplanir toutes les aspérités qui en font justement un texte littéraire » (*ibid*). Nous verrons donc si les traducteurs suédois seront « coupables » à ce sujet.

### 4. La dislocation à droite dans *Voyage au bout de la nuit*

Comme nous l'avons déjà constaté, toutes les œuvres de Céline, y compris *Voyage au bout de la nuit*, contiennent de nombreux exemples de la dislocation à droite. Dans son article « Céline, d'une langue l'autre » (1974, p. 22), Guy Laflèche décrit les dislocations comme une marque

---

<sup>1</sup> Langue de départ, c'est-à-dire la langue dans laquelle le texte est écrit.

<sup>2</sup> Langue d'arrivée, c'est-à-dire la langue dans laquelle le texte sera traduit.

« extrêmement fréquente ». Vu l'abondance d'exemples de la dislocation à droite, nous n'avons pu examiner le roman entier. Nous en avons dû choisir un extrait – un chapitre – comme corpus. Ce chapitre ne comporte que dix pages, mais il présente pas moins de trente-quatre exemples de la dislocation à droite, soit entre trois et quatre exemples par page, ce qui montre un peu l'importance de ce phénomène pour la langue célinienne.

Il nous semble important de relever, avant que nous ne commençons l'étude des exemples, que nous avons choisi de ne pas inclure les exemples du corpus qui manquent d'une construction verbale et/ou un pronom au début de l'énoncé :

En marbre aussi la salle où se passait la chose. (195)

Si cette phrase avait été complète, elle aurait commencé par « Elle était ». On pourrait parler ici peut-être d'une dislocation à droite dont le pronom et le verbe sont « invisibles » ou sous-entendus. Mais, en nous appuyant sur la définition d'Avanzi (2012, p. 181), nous exigeons que l'énoncé, pour pouvoir se qualifier de dislocation à droite, contienne (dans l'ordre suivant) : a) un pronom, b) un verbe et c) un syntagme lexical qui se réfère au pronom. Dans les exemples qui suivront, tous ces trois éléments seront en gras. Pour que tout soit clair, nous voudrions aussi signaler au lecteur que les exemples marqués « a » sont les phrases du texte original, que les traductions de Bjurström sont marquées par un « b », et que celles de Leandoer, finalement, seront marquées par un « c ».

Regardons maintenant quelques exemples de la dislocation à droite dans le chapitre étudié de *Voyage au bout de la nuit*. Voici le premier :

(1a) **Ce n'est** pas tout à fait vivant **ce qui se passe** sur les écrans, il reste dedans une grande place trouble, pour les pauvres, pour les rêves et pour les morts. (201)

Notons ici qu'il n'y a pas de virgule entre l'attribut (*tout à fait vivant*) et la reprise du pronom (*ce qui se passe*). Chesneau voit en des phrases comme celle-ci « l'arbitraire de la ponctuation » de Céline (1972, p. 118). Il y a aussi des exemples où la reprise du pronom est précédée par une virgule :

(2a) « Le Directeur de l'hôtel *Laugh Calvin* avisait le voyageur que son amitié lui était acquise et qu'**il prendrait, lui Directeur**, le souci personnel de maintenir en gaieté le voyageur pendant toute la durée de son séjour à New York. » (198)

Mais, comme le note Chesneau, le plus souvent, ce n'est pas le cas (1972, p. 118). Parmi les trente-quatre dislocations à droite du chapitre étudié, seulement sept présentent une virgule. Nous sommes

donc d'accord avec Chesneau, qui dit que la dislocation à droite sans virgule semble être ressentie par Céline comme « neutre » (*ibid*, p. 118), tandis que l'usage des virgules est une exception.

Beaucoup de linguistes ont questionné l'idée que la langue de Céline serait une langue « parlée » ; au contraire, ils ont montré que l'auteur a inventé un langage tout neuf, où l'oralité n'est qu'un ingrédient parmi d'autres ; Chesneau parle notamment du désir de Céline de créer un langage marqué par « [l']imprévisibilité et [la] non-réduction aux catégories d'une grammaire "logique", quelle qu'elle soit » (*ibid*, p. 490), c'est-à-dire un langage qui se permette de violer et la grammaire du bon usage, et celle de la langue parlée. Nous ne voulons pas prétendre, pour cette raison, que les dislocations à droite sans virgule indiquent encore plus la langue parlée que celles où figure une virgule (la langue parlée étant justement une langue parlée et non écrite, ne connaissant donc ni l'usage ni la suppression des virgules) ; disons seulement qu'elles présentent une langue écrite qui serait considérée comme encore moins correcte d'un point de vue normatif.

Les deux exemples suivants nous montrent que le syntagme ajouté après le verbe peut se référer, aussi bien qu'au sujet, au complément, direct ou indirect :

(3a) Ils ne **l'avalent** pas **l'Hostie**. (193)

(4a) J'ai eu tout de même le temps d'aller les voir et même je suis entré pour **leur parler à ces employés** qui gardaient les espèces. (192)

Il y a également des exemples où le pronom est adverbial :

(5a) **J'en avais** pas beaucoup **de la monnaie**. (194)

Ce qui rend possible des dislocations à droite « doubles » comme celle-ci, où les deux pronoms *j'* et *en* sont repris par les syntagmes *moi* et *des choses pas claires* :

(6a) **J'en avais** trop **vu moi des choses pas claires** pour être content. (199)

Finalement, regardons cet exemple qui démontre bien le désir de Céline de se servir d'une dislocation à droite dès qu'il en a la chance (c'est l'impression que donne cet exemple, tout au moins), même si cela le force, dans ce cas, de placer la reprise du pronom avant la préposition, vu la longue description du mot *lumières* :

(7a) **Ils avançaient les gens** vers les lumières suspendues dans la nuit au loin, serpents agités et multicolores. (200)



Voyons maintenant ce qu'il en est de dislocations à droite dans les deux traductions suédoises du roman. Commençons par la première traduction, celle de Bjurström.

## 5. La dislocation à droite dans *Resa till nattens ände*

### 5.1. La traduction de Bjurström

Tout d'abord, on peut constater que le nombre de dislocations à droite dans cette traduction est bien inférieur à celui du texte original. Des trente-quatre exemples du texte original, seulement cinq se retrouvent dans la traduction de Bjurström. Le premier d'entre eux est également le premier exemple du texte original :

- (8a) **C'était** comme une plaie triste **la rue** qui n'en finissait plus, avec nous au fond, nous autres, d'un bord à l'autre, d'une peine à l'autre, vers le bout qu'on ne voit jamais, le bout de toutes les rues du monde. (192)
- (8b) **Det var** som en dyster skåra, **den där gatan** som aldrig tog slut. Och på botten gick vi, från den ena kanten till den andra, från den ena mödan till den andra, på väg mot slutet som man aldrig ser, slutet på all världens gator. (173)

Bjurström a divisé la longue phrase de Céline en deux, mais la dislocation y est restée. Voici deux autres exemples (précédés par l'équivalent du texte original) :

- (9a) **Elles pouvaient m'emmener, me sublimer, ces invraisemblables midinettes**, elles n'avaient qu'un geste à faire, un mot à dire, et je passais à l'instant même et tout entier dans le monde du Rêve, mais sans doute avaient-elles d'autres missions. (194)
- (9b) **Dom kunde föra bort mej, sublimer mej, dessa otroliga midinetter**, en gest, ett ord hade räckt för att jag omedelbart skulle uppslukas av Drömmen, men förmodligen hade dom annat att göra. (174-175)
- (10a) **Ils semblaient** aussi déchus que les gens de chez nous **les Américains**, après les heures verticales. (199)
- (10b) **Dom tycktes vara** lika medtagna som folk därhemma, **amerikanarna**, efter alla dom timmar dom hållit sej uppräta. (179)

Notons que Bjurström a introduit, dans les exemples 8 et 10, des virgules, qui ne figurent pas dans les phrases de Céline.

Le quatrième exemple est une dislocation « double » où, dans le texte original, le pronom *j'* est repris par *moi*, et le pronom *en* est repris par *de cinéma*. Bjurström a choisi de garder une de ces dislocations (l'autre étant effectivement impossible de rendre en suédois), bien qu'il soit obligé de répéter le mot *jag*, vu que le suédois, à la différence du français, ne fait pas la distinction entre pronom accentué et pronom sujet :

(11a) **J'en ai choisi un moi de cinéma** où il y avait des femmes sur les photos en combinaison et quelles cuisses ! (201)

(11b) **Jag valde** en biograf **jag** med, där det var kvinnor i underkläderna på fotografierna utanför. Vilka lår, mina herrar! (181)

Quant au cinquième et dernier exemple, il se distingue un peu des autres. On peut même contester qu'il s'agit vraiment d'une dislocation à droite dans la traduction suédoise. Voici d'abord la phrase du texte original :

(12a) Enfin, c'est ainsi sans doute que leurs femmes **les préfèrent les mâchoires**. (194)

Comme on peut le constater, le syntagme ajouté dans ce cas, *les mâchoires*, se réfère, à la différence des exemples précédents, au complément d'objet, non au sujet. Nous tombons là sur une différence entre les deux langues, à savoir la place du pronom objet. En français le pronom objet est antéposé au verbe (*je le vois*), tandis qu'en suédois il lui est postposé (*jag ser honom*). Ce qui fait que les définitions de la dislocation à droite diffèrent entre les deux langues ; quand il s'agit d'un pronom objet repris en suédois, le syntagme est ajouté directement après le pronom. Bjurström reprend effectivement le pronom par un syntagme ajouté, mais il le fait d'une façon assez remarquable :

(12b) Förmodligen är det så deras kvinnor **föredrar dom. Käkarna**. (175)

Bjurström divise donc la dislocation de l'original en deux phrases, en constituant une seule phrase par le syntagme ajouté, *käkarna*. Il est vrai que le rythme de l'original en est changé, mais il faut dire aussi que cet énoncé garde assez bien la nonchalance et l'oralité de la phrase de Céline.

## 5.2. La traduction de Leandoer

Quant à la traduction la plus récente, celle de Leandoer, le nombre de dislocations à droite y est encore inférieur que dans celle de Bjurström ; on n'y en trouve que deux. Voici la première (précédée par l'équivalente du texte original) :

(13a) **Il suivait** l'innominé dans l'ombre, **le petit chasseur galonné**, comme son propre instinct. (198)

(13c) **Han följde** den obenämnda som sin egen instinkt rätt in i skuggan, **den lille galonerade jägaren**. (218)

L'autre exemple est une phrase courte, ne contenant dans l'original qu'un pronom, un verbe et une reprise du pronom :

(14a) **Lui conduisait, l'enfant**. (197)

(14c) **Han ledde vägen, pojken**. (217)

On peut noter que ces deux exemples présentent une virgule avant la reprise du pronom, l'original ainsi que la traduction.

Comme nous avons déjà pu l'observer, il n'y a aucun exemple où les deux traducteurs soient « d'accord » sur la dislocation à droite ; quand Bjurström a gardé la dislocation, Leandoer l'a supprimée et vice-versa. Voici d'abord comment Leandoer a traduit les dislocations gardées par Bjurström :

(8c) Gatan var som ett dystert sår som aldrig ville sluta sig, med oss längst in, på väg från ena änden till den andra, från ena plågan till den andra, på resa mot det yttersta som man aldrig får se, yttersta änden av varenda gata i hela världen. (212)

(9c) Dessa osannolika kontorsflickor hade kunnat föra bort mig, förflytta mig till en högre sfär, de behövde bara röra ett finger, säga ett ord, och jag skulle genast ha svävat upp i drömmens rike hel och hållen, men de hade väl annat att tänka på. (214)

(10c) När de vertikala timmarna var över så verkade amerikanerna precis lika stukade som folk var där hemma. (219)

(12c) Men det var väl såna käkar som deras kvinnor ville ha. (214)

Quant au dernier exemple, nous l'étudierons dans le chapitre suivant.

Les phrases où Leandoer a gardé la dislocation sont traduites par Bjurström de la manière suivante :

(13b) Den lilla guldsmidda gossen följde den namnlösa pulsådern genom mörkret som av egen instinkt.  
(178)

(14b) Det var han som körde. (177)

## 6. Les dislocations à droite supprimées dans les traductions suédoises

Que sont donc devenus dans les traductions suédoises les autres exemples de dislocations à droite du texte original ?

Commençons d'abord par la remarque – nous avons déjà abordé le sujet, en passant – que toutes les dislocations à droite dans l'original français ne sont pas possibles, effectivement, de rendre en suédois.

Nous avons surtout les cas où le pronom repris est adverbial, à savoir le pronom *en*. Il n'y a, tout simplement, pas d'équivalent pour *en* en suédois, mais le mot doit se traduire par différentes constructions selon les cas (*av det*, *om det* par exemple), ou bien, il ne se traduit pas du tout.

Regardons une phrase de l'original où il s'agit de ce pronom :

(15a) Il faut se dépêcher de s'**en gaver de rêves** pour traverser la vie qui vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de plus à travers cette atrocité des choses et des hommes. (201)

*Se gaver* se traduit en suédois par *proppa i sig*, alors que *s'en gaver* ne trouve pas de meilleure traduction en suédois que *proppa i sig av det/av dem*. Le suédois est donc obligé ici de rejeter le *en* après le verbe. Comme cette place dans la phrase doit se remplir par le nom dont il s'agit de se gaver, à savoir *rêves/drömmar*, une dislocation à droite dans la traduction suédoise serait, dans ce cas, absurde. Voici donc les deux traductions suédoises de la phrase (Bjurström, puis Leandoer) :

(15b) Man måste skynda sej att proppa sej full med drömmar för att klara sej genom livet som väntar utanför biografen, och för att härda ut ytterligare några dagar i tingens och människornas gräslighet.  
(181)

(15c) Man får smälla i sig så mycket drömmar man kan för att kunna ta sig igenom tillvaron som väntar därutanför, för att stå ut ytterligare några dar med all denna gräslighet från människor och ting. (221)

Un problème semblable se présente à l'étude des traductions suédoises des exemples où le syntagme ajouté se réfère au complément d'objet. Certes, une dislocation à droite est bien possible ; nous avons déjà observé la solution un peu spéciale de Bjurström pour traduire l'exemple 12. Mais si les deux traducteurs ont choisi, dans les autres cas où il s'agit d'un complément d'objet, de ne pas garder la dislocation à droite, c'est compréhensible selon nous, à cause de la différence d'ordre des mots abordée dans l'analyse de l'exemple 12.

Regardons par exemple cette phrase de l'original :

(16a) C'est un quartier qu'en est rempli d'or, un vrai miracle, et même qu'on peut **l'entendre le miracle** à travers les portes avec son bruit de dollars qu'on froisse, lui toujours trop léger le Dollar, un vrai Saint-Esprit, plus précieux que du sang. (192)

Le pronom objet *l'* est placé avant le verbe *entendre*, alors que le suédois applique l'ordre inverse ; *höra det*. Si le traducteur veut garder la dislocation, il sera donc obligé de mettre le pronom et le nom ensemble, et probablement en utilisant une virgule (*höra det, miraklet*), pour éviter que le lecteur ne voie en *det* un pronom démonstratif ; *höra det miraklet* se traduirait plutôt par *entendre ce miracle-là* en français. Ayant sans doute jugé que le rythme en perdrait trop (le pronom objet en français consiste en un seul phonème qui ne change pas le nombre de syllabes de l'énoncé, tandis qu'un *det* introduit dans l'énoncé suédois ajouterait une syllabe et obligerait aussi à une césure), les deux traducteurs ont donc choisi de ne pas garder la dislocation à droite :

(16b) Det är ett kvarter så stint av guld att det är ett rent underverk. Man kan till och med höra underverket prassla bakom dörrarna, medan Dollarn hela tiden blir lättare och svävar som den Helige Ande, dyrbarare än blod. (173)

(16c) Det är ett kvarter som är bräddfullt med guld, ett sannskyldigt mirakel, och detta mirakel hörs rätt genom dörren i form av ljudet av prasslande dollarsedlar, denna ständigt alltför lätta dollar, en verklig Helig ande, dyrare än blod. (212)

Quand le complément est indirect, une dislocation à droite est encore plus difficile à rendre en suédois :

- (4a) J'ai eu tout de même le temps d'aller les voir et même je suis entré pour **leur parler à ces employés** qui gardaient les espèces. (192)

*Leur parler* se traduit en suédois par *tala med dem*, et *parler à ces employés* par *tala med de (dessa) anställda*. Il est donc impossible en suédois de garder et le pronom *leur* et le syntagme *à ces employés* sans répéter le mot *med*, ce qui rendrait absurde une dislocation à droite fidèle à l'original. Le traducteur pourrait naturellement en faire une dislocation à droite en reprenant seulement le pronom (*tala med dem, dessa anställda* par exemple), mais, à l'instar de l'exemple 16, cette construction serait lourde et peu rythmique. Par conséquent, elle manque dans les deux traductions suédoises :

- (4b) Jag hann trots allt gå in och titta och rent av prata med tjänstemännen som vaka över sedlarna. (173)
- (4c) Jag hade hursomhelst tid att gå och titta och jag gick till och med in för att prata med de anställda som vaktar kontanterna. (212)

Concentrons-nous maintenant sur la catégorie de loin la plus fréquente du corpus – les phrases où le syntagme ajouté se réfère au sujet. Comme nous l'avons déjà vu, les deux exemples de la dislocation à droite chez Leandoer et quatre des cinq exemples de Bjurström appartiennent à cette catégorie. Une dislocation à droite est donc bien possible en suédois dans ces cas, et il n'y a pas de différence dans l'ordre des mots entre les deux langues. Néanmoins, dix-neuf des vingt-cinq exemples de ce genre de dislocation, ne se retrouvent ni dans la traduction de Bjurström, ni dans celle de Leandoer.

Étudions d'abord quelques exemples qui se distinguent un peu des autres :

- (17a) **On y était soi** presque déjà. (201)

Le pronom *on* est repris ici par son équivalent accentué *soi*. En suédois, les deux traducteurs ont employé le mot *själv* :

- (17b) Man hade nästan hunnit dit själv. (181)
- (17c) Man är nästan redan omvänd själv. (221)

Bien qu'il s'agisse ici d'un mot qui se réfère au pronom, nous ne pouvons qualifier ces phrases de dislocations. Le mot *själv* modifie, selon nous, trop la phrase ; il correspond plutôt à *soi-même* en

français, c'est-à-dire qu'il met en relief le fait que l'acte est exécuté par le sujet et personne d'autre, plutôt que de n'être qu'une répétition plus ou moins redondante du pronom. La différence entre ces phrases et celles où figure une dislocation à droite en suédois se voit aussi si on essaye d'y introduire une virgule ; dans une phrase comme *Han ledde vägen, pojken*, la virgule semble naturelle, elle montre que le mot *pojken* n'est qu'un petit rajout pour rappeler au lecteur qui est le sujet, tandis que la phrase *Man är nästan redan omvänd, själv* paraîtrait curieuse ; le mot *själv* est trop important pour être vu juste comme une addition redondante.

Leandoer recourt à cette solution à plusieurs reprises, mais dans les autres cas, c'est pour traduire le pronom accentué *moi* :

(18a) **Je n'ai** jamais **pu** me **tuer moi**. (200)

(18c) *Själv* har jag aldrig kunnat ta livet av mig. (220)

(6a) **J'en avais** trop **vu moi** des choses pas claires pour être content. (199)

(6c) *Själv* hade jag sett alldeles för mycket konstigt för att slå mig till ro. (219)

Bjurström pour sa part ne choisit, dans l'exemple 18, ni une dislocation, ni l'usage de *själv*. Dans l'exemple 6 cependant, il se sert d'une dislocation à gauche :

(18b) Jag har aldrig varit i stånd att döda mej. (180)

(6b) Men jag, jag hade sett för många skumma saker för att låta mig nöjas. (179)

Il y a encore un cas où Leandoer recourt à l'usage de *själv* :

(11a) **J'en ai choisi** un **moi** de cinéma où il y avait des femmes sur les photos en combinaison et quelles cuisses ! (201)

(11c) *Själv* valde jag ut en biograf med foton av kvinnor i underkläder och vilka lår sen! (221)

Rappelons que Bjurström a gardé la dislocation à droite ici en répétant le mot *jag*. Une dislocation à droite est donc possible ici, à la différence de l'exemple 17 où l'usage de *själv* nous semble pratiquement obligatoire.

Si on met de côté les exemples où le pronom est repris par un pronom accentué, il reste encore dix-huit exemples de dislocation à droite où le syntagme ajouté se réfère au sujet. Trois d'entre eux ont été rendus par une dislocation à droite dans la traduction de Bjurström, deux dans celle de Leandroer – il nous en reste donc treize.

L'espace limité de ce mémoire nous empêche d'examiner tous ces treize exemples ; étudions-en quelques-uns seulement.

(19a) J'espérais que ce serait réellement la plus petite chambre d'Amérique qu'**il m'offrirait le commis** car son hôtel, le *Laugh Calvin*, était annoncé sur les affiches, comme le mieux achalandé parmi les plus somptueux garnis du continent. (197)

Ni Bjurström ni Leandroer ne garde la dislocation ici. Bjurström supprime le syntagme ajouté (*le commis*) tandis que le pronom (*il*) a disparu chez Leandroer :

(19b) Jag hoppades att det verkligen var det minsta rummet han erbjöd mej för hotellet, *the Laugh Calvin* stod överallt utannonserat som det bäst utrustade av alla kontinentens mest luxuösa pensionat. (177)

(19c) Jag hoppades att det verkligen var Amerikas allra minsta rum som receptionisten erbjöd mig för hotellet, *Laugh Calvin*, affischerade sig som det mest välbesökta bland de mest komfortabelt utrustade på kontinenten. (217)

Revenons maintenant au tout premier exemple de dislocation à droite présenté dans cette étude, et voyons ce que les traducteurs suédois en ont fait :

(1a) **Ce n'est** pas tout à fait vivant **ce qui se passe** sur les écrans, il reste dedans une grande place trouble, pour les pauvres, pour les rêves et pour les morts. (201)

(1b) Det som sker på den vita duken är inte riktigt levande, det återstår ett stort, en aning grumligt utrymme för dom fattiga, för drömmarna och för dom döda. (181)

(1c) Det som händer på vita duken är inte helt verkligt, det lämnar aldrig den vaga vida rymden som tillhör de fattiga, drömmarna och de döda. (221)

Bjurström et Leandroer ont tous les deux choisi de commencer la phrase par le syntagme ajouté de l'original (*ce qui se passe*), supprimant ainsi la dislocation.

Regardons finalement cette phrase du texte original (elle contient deux dislocations à droite, mais nous nous concentrerons sur la première, puisque la seconde présente un pronom accentué) :



(20a) **Elles me parurent** d'autant mieux divines **ces apparitions**, qu'elles ne semblaient point du tout s'apercevoir que **j'existais, moi**, là, à côté sur ce banc, tout gâteaux, baveux d'admiration érotico-mystique de quinine et aussi de faim, faut l'avouer. (194)

Comme dans l'exemple précédent, Bjurström et Leandroer commencent tous les deux par le syntagme ajouté (*ces apparitions* en l'occurrence).

(20b) Dessa uppenbarelser föreföll mej desto gudomligare som dom inte tycktes lägga det minsta märke till min närvaro, där intill, på bänken, fånigt dräglande av mystisk-erotisk beundran, kinin och även av hunger, det måste erkännas. (174)

(20c) Dessa uppenbarelser blev bara ännu mer gudomliga genom att inte alls lägga märke till min existens, fast jag satt där alldeles intill på min bänk och dreglade sinnesslött av erotisk-mystisk beundran och kinin. Samt av hunger, får man lägga till. (214)

Si on compare ces trois phrases originales avec celles dont Bjurström et Leandroer ont gardé la dislocation à droite, il est difficile, selon nous, d'y voir de grandes différences ; la question surgit donc – pourquoi ne pas garder la dislocation dans ces cas ?

Nous viendrons bientôt à l'idée du « péché de nivellement » de Wuilmart, mais rappelons d'abord ce qu'ont dit Vinay et Darbelnet à propos des « élaborations » : si l'élaboration (la dislocation à droite en l'occurrence) ne passe pas telle quelle dans la traduction, ni trouve en elle une forme équivalente (on pourrait peut-être placer dans cette catégorie l'exemple 6 dans la traduction de Bjurström où il substitue la dislocation à droite à une dislocation à gauche, mais c'est l'unique exemple), le traducteur peut recourir au procédé de compensation, c'est-à-dire introduire cette « note » spécifique de l'élaboration par un autre moyen que celui employé par l'auteur de l'original. Voyons maintenant si Bjurström et Leandroer se sont servis de ce procédé.

## 7. La compensation

### 7.1. La traduction de Bjurström

La « note » dont il s'agit ici est évidemment l'oralité, ou si l'on préfère, une langue écrite peu soignée. Bjurström a-t-il tenté d'évoquer l'oralité par d'autres moyens que la dislocation à droite ? Si oui, lesquels ?

Peut-être le lecteur attentif a-t-il déjà remarqué que Bjurström emploie les formes *mej*, *sej* et *dom* pour les pronoms *mig*, *sig* et *de/dem*.

Selon *Språkrådet*, l'institution qui veille au bon usage du suédois, les formes employées par Bjurström sont plutôt « informelles » (Karlsson, 2017, p. 100). En français, il n'y a pas de variante informelle de ces pronoms, ce qui fait que cet usage de Bjurström peut se qualifier de compensation.

Ce qui frappe encore davantage le lecteur suédois dans la traduction de Bjurström, c'est sa manière cohérente d'employer des formes réduites des verbes au prétérit :

(21b) Jag **sälla** mej på nytt till dom förbigående som **pressa** sej in på en av gatorna och sedan **förflytta** vi oss ryckvis längs den, på grund av butiksfönstren som **splittra** folkströmmen. (176-177)

Les formes standard de ces verbes sont *sällade*, *pressade*, *förflyttade* et *splittrade*. Ils appartiennent au groupe de la première conjugaison dont les verbes perdent parfois leur suffixe prétérit en langue parlée (Teleman *et al.*, 1999a, p. 547). Ces formes réduites sont rares en langue écrite ; cependant, à l'époque d'où date la traduction de Bjurström, les écrivains suédois s'en servaient souvent dans les dialogues, justement pour créer une sensation de langue parlée, habitude devenue de moins en moins fréquente depuis (Josephson, 2009). Elles constituent donc une marque très forte de l'oralité. En comparant cette phrase à l'originale de Céline, de grandes différences se présentent :

(21a) J'ai donc **repris** la file des passants qui **s'engageaient** dans une des rues aboutissantes et nous **avançames** par saccades à cause des boutiques dont chaque étalage **fragmentait** la foule. (196)

Dans l'original, nous trouvons des verbes au passé composé, à l'imparfait et, notamment, au passé simple, ce temps littéraire et très éloigné de la langue parlée. Les nuances du français se perdent donc dans la traduction, mais puisque ni la distinction entre l'imparfait et le passé composé, ni le passé simple ne connaissent d'équivalents en suédois, Bjurström a trouvé opportun d'introduire ici un élément oral, servant de compensation.

En plus, Bjurström emploie, dans un seul endroit du corpus, un verbe, ou plutôt une forme d'un verbe qui est en soi familière :

(22b) När jag väl blev ensam, **vart** det ännu värre. (178)

Le verbe *varda* est très rare en suédois ; la forme au prétérit cependant, *vart*, est familière et même régionale, selon *Svenska Akademiens grammatik* (Teleman *et al.*, 1999a, p. 570). Le contraste avec l'original est encore une fois frappant :

(22a) Une fois seul, ce **fut** bien pire. (198)

Ensuite, nous avons trouvé quelques endroits où un mot ou une expression plutôt neutres chez Céline ont été traduits par un mot ou une expression plus familiers par Bjurström. En voici un exemple:

(23b) Det ger dom blanka attan i. (179)

Cette tonalité familière ne se retrouve pas dans l'original (excepté peut-être que dans l'emploi de *ça* au lieu de *cela*, mais l'important ici est l'expression en soi, qui n'est guère familière) :

(23a) Ça leur est bien égal. (199)

## 7.2. La traduction de Leandroer

À l'instar de Bjurström, Leandroer a choisi d'employer des pronoms informels, mais pas les mêmes. On trouve chez lui les formes *nåt* au lieu de *något* et *sânt/såna* au lieu de *sådant/sådana*. Cependant, ces formes ne sont pas aussi informelles que les *mej*, *sej* et *dom* employées par Bjurström, mais se définissent selon *Språkrådet* comme seulement un peu moins neutres que *något* et *sådant/sådana* (Karlsson, 2017, p. 100). La seule occurrence où Leandroer atteint le niveau informel de Bjurström à ce sujet, c'est lorsqu'il emploie la forme *vårat* au lieu de *vårt*. Cependant, il n'est pas cohérent ; la forme *vårt* figure aussi.

Mais Leandroer se sert d'une autre marque d'oralité inemployée par Bjurström. En suédois, ce phénomène a pour nom *adjunktionellt "så"*. Il s'agit donc du mot *så* qui dans ces cas n'a d'autre fonction que de marquer la fin du « fondement » de la phrase (une proposition subordonnée par exemple) avant le verbe fini. *Adjunktionellt "så"* est « courant dans la langue parlée », mais n'est admis dans la langue écrite neutre que si « le fondement est constitué par une proposition

conditionnelle<sup>3</sup> » (Teleman *et al.*, 1999b, p. 695). Ce n'est le cas dans aucun des exemples de la traduction de Leandoer (voir aussi l'exemple 10) :

(24c) Väl tillbaka på mitt rum så hann jag knappt blunda förrän blondinen från biografen började sjunga igen, och den här gången var det bara för mig hon sjöng sin sång om hur nödställd hon var. (222)

Le texte original ne contient pas d'équivalent à cet emploi :

(24a) Dans ma chambre, à peine avais-je fermé les yeux que la blonde du cinéma venait me rechanter encore et tout de suite pour moi seul alors toute sa mélodie de sa détresse. (202)

Ensuite, nous avons trouvé dans la traduction de Leandoer une phrase qui manque de sujet :

(25c) Fanns inget som höll mig kvar. (214)

Le procédé d'omettre le sujet (*det* en l'occurrence) figure, selon *Svenska Akademiens grammatik*, dans la langue parlée et dans la langue écrite dégagée (Teleman *et al.*, 1999b, p. 692). La phrase originale est autrement construite :

(25a) Rien ne m'y retenait plus. (194)

Cependant, il y a également des exemples du contraire, c'est-à-dire que le sujet manque dans l'original, mais figure dans la traduction de Leandoer :

(26a) Fallait songer au sérieux, ne pas entamer tout de suite ma petite réserve de monnaie. (194)

(26c) Det var dags att tänka allvarligt, inte genast börja tära på min lilla valutareserv. (214)

Nous touchons là à une difficulté qui surgit en analysant le procédé de compensation – par quel élément introduit dans la traduction l'élément manquant est-il compensé ? Comme il y a bien d'autres marques d'oralité dans la langue célinienne qui se traduisent avec difficulté en suédois (par exemple l'omission du *ne*, l'emploi caractéristique et curieux du petit mot *que*, ou encore la dislocation à gauche), on ne peut dire avec certitude que les exemples d'oralité abordés ci-dessus ont été introduits dans les traductions pour compenser spécialement la suppression de dislocations à

---

<sup>3</sup> Par exemple, une proposition qui commence par *si*.

droite. Constatons seulement qu'ils présentent une tonalité orale qui ne figure pas dans leur équivalent original.

En résumé, nous avons vu que les deux traducteurs ont introduit des éléments d'oralité dans le texte dans des endroits qui en manquent dans l'original, et qu'ils l'ont fait chacun à sa façon, même si les procédés de Bjurström sautent un peu plus aux yeux, vu la fréquence des pronoms *mej*, *sej* et *dom* et des verbes au prétérit dans le texte.

## 8. Le « nivellement »

Dans son article « Le péché de "nivellement" dans la traduction littéraire » (2007), Françoise Wuilmart divise le nivellement en trois catégories : le nivellement culturel, le nivellement stylistique et le nivellement des idées. La catégorie qui nous intéresse ici est évidemment le nivellement stylistique.

Rappelons d'abord ce qu'est le nivellement – c'est le nom qu'a donné Wuilmart aux procédés qui servent à « normaliser » un texte ; « y supprimer toutes les sortes de reliefs [...], y aplanir toutes les aspérités qui en font justement un texte littéraire » (*ibid*). Un traducteur qui exerce ce genre de procédés, commet, selon Wuilmart, un « péché ».

Ce n'est donc pas la tâche du traducteur de polir le texte, mais d'essayer de suivre l'auteur dans toutes ses démarches ; aussi quand ce dernier crée de nouveaux mots ou bouleverse la syntaxe, parce qu'un auteur, dit Wuilmart, « ne construit sa parole qu'en s'écartant de la norme » (*ibid*).

On peut se poser la question de savoir si les traducteurs suédois ne sont pas coupables d'une sorte de nivellement en supprimant la majorité des dislocations à droite, même celles qui présentent de grandes similarités avec celles qu'ils ont choisi de garder. Ces phrases suédoises sans dislocation ne paraissent-elles pas un peu polies, un peu « émoussées » comme le dit Wuilmart, par rapport aux originales françaises ?

Cependant, Wuilmart parle aussi du « ton » de l'original, comparant le « traducteur-niveleur » à un pianiste qui ignore justement le ton du morceau qu'il va interpréter. Comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent, les traducteurs ont bien essayé de garder la tonalité de l'original en introduisant dans le texte d'autres éléments oraux. Il reste à discuter si cette tonalité s'entend aussi clairement que dans l'original. Si on se permettait d'emprunter à Wuilmart cette métaphore musicale, on pourrait dire que la langue de Céline, par rapport à la langue littéraire ordinaire, contient beaucoup de notes stridentes ou même discordantes. Y a-t-il donc suffisamment de notes de ce genre dans les traductions suédoises ?

Fait déjà relevé dans le chapitre précédent, la fréquence d'éléments d'oralité diffère entre les deux traductions. Tandis qu'elle est assez élevée dans la traduction de Bjurström, en raison des pronoms informels et des verbes réduits, il faut, en effet, bien chercher pour trouver ces éléments dans la traduction de Leandoer. La forme *vårat* ne figure qu'une fois dans le corpus. Il en va de même pour l'omission du sujet ; il n'y en a qu'un exemple. Quant au phénomène *adjunktionellt "så"*, il se présente trois fois. Rappelons aussi que seulement deux des dislocations à droite de l'original ont été gardées. Bref, cette tonalité est rare dans la traduction de Leandoer, alors que dans l'original elle est quasi omniprésente. À ce sujet, nous ne pouvons juger autrement que Leandoer emploie le nivellement dans sa traduction.

Bjurström n'est pas aussi coupable de ce « péché » selon nous, vu la fréquence bien plus élevée d'exemples d'oralité dans sa traduction. Cependant, lui aussi a choisi de supprimer la majorité des dislocations à droite de l'original ; sa traduction ne compte après tout que trois dislocations à droite de plus par rapport à celle de Leandoer.

En plus, il y a un autre aspect des dislocations à droite où Bjurström, et non Leandoer, mérite le nom de « traducteur-niveleur » ; la question des virgules. Nous avons déjà observé que Bjurström a introduit dans les exemples 8 et 10 des virgules qui ne figurent pas dans l'original. Si, dans une dislocation à droite dont le syntagme ajouté se réfère au complément d'objet, la virgule est nécessaire en suédois pour que la dislocation soit claire (voir l'exemple 16), l'absence de virgule ne complique en rien la compréhension des exemples 8 et 10 ; les phrases de Bjurström sont construites exactement comme les originales françaises. Certes, *Språkrådet*, dans le livre *Svenska skrivregler*, recommande l'usage d'une virgule avant la reprise d'un pronom (Karlsson, 2017, p. 205), mais dans le même ouvrage, on peut lire aussi qu'il n'y a pas de règles absolues concernant les virgules en suédois ; souvent, son usage est une question de jugement (*ibid*, p. 200). Chesneau décrit, rappelons-le, la dislocation sans virgule comme « neutre » pour Céline ; cependant, par ce choix, Bjurström semble vouloir être fidèle non à la neutralité célinienne, mais à celle du suédois écrit.

Mais revenons maintenant à la question principale ; la fréquence inférieure de dislocations à droite dans les traductions suédoises par rapport à l'original. Nous avons cherché à expliquer ce fait par les différences de syntaxe des deux langues et par le manque d'équivalents suédois à certaines constructions grammaticales françaises. Mais comme il a déjà été montré, il reste néanmoins des suppressions pour lesquelles ces explications ne valent pas. Si l'on jouait pour un instant le rôle de défenseur de Bjurström et Leandoer, comment expliquerait-on ces suppressions ?

Peut-être ne peuvent-elles s'expliquer autrement que par le fait que les dislocations semblent faire partie du génie de la langue française, qu'elles sont plus caractéristiques pour le français qu'elles ne le sont pour le suédois. Selon Eva Larsson Ringqvist, auteur de nombreuses œuvres sur les

dislocations, celles-ci figurent bien plus souvent en français qu'en suédois (2003, p.121). Dans son article « Dislokation i franska och svenska », elle donne plusieurs exemples de dislocations françaises qui sont possibles de garder dans une traduction suédoise, mais qui semblent peu naturelles. Il paraît tout simplement que le français « préfère » souvent une dislocation, alors que le suédois « préfère » souvent rendre cette mise en relief par d'autres moyens, par exemple par une construction clivée (employée par les traducteurs dans les exemples 12c et 14b).

Cependant, beaucoup d'exemples de Larsson Ringqvist ne valent que pour les dislocations à gauche. Elle signale même dans un autre article, « La dislocation en français et en suédois : aspects contrastifs et acquisitionnels », que la dislocation à droite, par rapport à la gauche, « a des caractéristiques formelles plus semblables dans les deux langues » (2010).

De surcroît, l'emploi de dislocations à droite dans *Voyage au bout de la nuit* est – beaucoup de linguistes en témoignent – extraordinaire. Nous avons déjà vu que, pour Horlacher, c'est le meilleur exemple d'un roman qui se serve de cette structure pour obtenir un effet d'oralité. Dufter et Massot (2013) qualifient, dans leur étude « Maitriser les dislocations : français et allemand en contraste », la fréquence de dislocations à droite dans le roman comme « tout à fait remarquable », dépassant de loin celle de dislocations à gauche ; fait un peu surprenant, puisque des études ont montré que dans la langue parlée, les dislocations à gauche sont beaucoup plus fréquentes que leur pendant à droite.

Ainsi, l'emploi fréquent de dislocations à droite semble-t-il être – plutôt que typiquement français – typiquement célinien ; un instrument pour créer sa fameuse « petite musique ».

D'ailleurs, même si on mettait de côté ce fait, si on ne voyait en la dislocation à droite qu'une structure simplement plus française que suédoise, Wuilmart – nous en avons la conviction – qualifierait toujours Bjurström et, surtout, Leandoer, de « traducteurs-niveleurs ». Car, dit-elle, ce n'est pas la tâche du traducteur de rendre un texte dans une langue d'arrivée correcte, mais d'élargir et d'approfondir cette langue ; « l'enrichir des nuances étrangères, lui ouvrir de nouveaux horizons, l'assouplir, la faire évoluer vers l'autre, sans pour autant, bien sûr, l'estropier et la dénaturer » (1990). Par conséquent, une traduction réussie sera « une espèce de mutant issu d'un *no man's land* où deux cultures ont heureusement fusionné » (*ibid*).

Si ce *no man's land* existe, si on y trouve vraiment le climat idéal pour la traduction, c'est également là qu'apparaît la culpabilité de Bjurström et, surtout, de Leandoer ; qu'ils n'ont que trop rarement osé quitter le front suédois.

## 9. Conclusion

Nous avons vu par cette étude que le nombre de dislocations à droite dans le chapitre choisi de *Voyage au bout de la nuit* est bien supérieur à ceux des traductions suédoises. Nous voudrions souligner ici qu'il s'agit justement d'un chapitre et non pas du roman entier. Cette étude n'est en effet qu'un échantillon pris au hasard, et son résultat ne doit pas être vu comme représentatif pour les traductions entières.

Le manque de dislocations à droite dans les traductions peut s'expliquer par des différences syntaxiques entre les deux langues, mais aussi par le fait que le français semble « préférer » la dislocation dans des cas où le suédois « préfère » d'autres structures. Cependant, nous avons montré aussi qu'il y a des cas de dislocations supprimées qui présentent des ressemblances avec les cas où les traducteurs ont gardé la dislocation à droite.

Pour compenser ce manque, les deux traducteurs ont introduit, chacun à sa façon, d'autres éléments pour essayer d'obtenir la tonalité orale de la dislocation à droite. Dans ce domaine, Bjurström a réussi mieux que Leandoer à notre avis, vu que la fréquence de ces éléments est beaucoup plus élevée dans sa traduction que dans celle de son successeur.

Pour ce qui est du « nivellement », nous sommes convaincu que Wuilmart jugerait les traducteurs suédois coupables de ce « péché », puisqu'ils ont souvent préféré les solutions « suédoises » aux essais de « faire évoluer » le suédois vers le français. Mais ce n'est que l'avis de Wuilmart ; tout traducteur est libre d'avoir sa propre philosophie. Ce qui constituerait un reproche mieux fondé contre les traducteurs suédois, c'est, à notre avis, le fait que l'usage de dislocations à droite semble être beaucoup plus fréquent dans *Voyage au bout de la nuit* que dans le français parlé « réel ». Ce phénomène est donc plus typique de Céline qu'il ne l'est de la langue française.

Vu que les dislocations à droite existent malgré tout en suédois aussi, qu'il est possible, avec quelques exceptions, de les rendre, il nous semble un peu triste que cet instrument, si caractéristique pour la « petite musique » de Céline, n'ait pu résonner plus fort dans ces traductions de son premier roman.



## Bibliographie

- Avanzi, M. (2012). *L'interface prosodie/syntaxe en français : Dislocations, incises et asyndètes*. Bruxelles : Peter Lang.
- Céline, L.-F. (1952). *Voyage au bout de la nuit*. Paris : Gallimard.
- Céline, L.-F. (1952). *Resa till nattens ände*. Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- Céline, L.-F. (1952). *Resa till nattens ände*. Stockholm : Norstedts.
- Chesneau, A. (janvier 1972). *La langue sauvage de Louis-Ferdinand Céline*. Thèse, Université de Paris III.
- Dufter, A. et Massot, B. (2013). Maitriser les dislocations : français et allemand en contraste. Dans : Adam, S. (éd.). *“Informationsstrukturen” im gesteuerten Spracherwerb* (pp.15-31). Berne : Peter Lang. Repéré à <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01656493/document>
- Horlacher, A.-S. (2015). *La dislocation à droite revisitée : Une approche interactionniste*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Superieur.
- Josephson, O. (2009). Tal i skrift. *Språktidningen* (octobre 2009). Repéré à <http://spraktidningen.se/artiklar/2009/10/tal-i-skrift>
- Karlsson, O. (dir.) (2017). *Svenska skrivregler*. Stockholm : Liber.
- Laflèche, G. (1974). Céline, d'une langue l'autre. *Études françaises*, 10(1), 13-40. Repéré à <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/1974-v10-n1-etudfr1697/036565ar/>
- Larsson Ringqvist, E. (2003). Dislokation i franska och svenska. Dans : Larsson Ringqvist, E. (éd.). *Ordföljd och informationsstruktur i franska och svenska* (pp. 121-143). Växjö : Växjö University Press.
- Larsson Ringqvist, E. (2010). La dislocation en français et en suédois : aspects contrastifs et acquisitionnels. *Cahiers Sens Public*, 13-14(1-2), 69-80. Repéré à <https://www.cairn.info/revue-cahiers-sens-public-2010-1-page-69.htm>
- Luzzati, F. et Luzzati, D. (1987). Oral et familier : Le style oralisé. *L'Information Grammaticale*, 34(3), 15-21. Repéré à [https://www.persee.fr/doc/igram\\_0222-9838\\_1987\\_num\\_34\\_1\\_2086](https://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1987_num_34_1_2086)
- Prat, M.-H. et Aviérinos, M. (1997). *Littérature, Tome 2 – XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Paris : Larousse-Bordas.
- Tegelberg, E. (2017). Resa till nattens ände – tre versioner, tre världar. *Tidningen Kulturen* (avril 2017). Repéré à <https://tidningenkulturen.se/arkiv/100-litteratur/litteratur-essaer/20171-resa-till-nattens-ande-tre-versioner-tre-varldar>
- Teleman, U., Hellberg, S. et Andersson, E. (1999). *Svenska Akademiens grammatik 2 – Ord*. Stockholm : Norstedts.

Teleman, U., Hellberg, S. et Andersson, E. (1999). *Svenska Akademiens grammatik 4 – Satser och meningar*. Stockholm : Norstedts.

Vinay, J.-P. et Darbelnet, J. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris : Didier.

Wuilmart, F. (1990). Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures. *Meta*, 35(1), 236–242. Repéré à <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/1990-v35-n1-meta327/004621ar/>

Wuilmart, F. (2007). Le péché de « nivellement » dans la traduction littéraire. *Meta*, 52(3), 391-400. Repéré à <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2007-v52-n3-meta1860/016726ar/>